

### 13. Le désir qui définit le moi

J'ai dit que le cœur humain qui entend un appel émerge pour ainsi dire des flots de l'océan pour manifester qu'il existe, et que son existence est recherche de vie, de salut ; et qu'ainsi s'affirme dans l'homme le moi, une identité, sa qualité de personne.

Dans notre société et culture actuelles, cette thématique de l'identité du moi est probablement devenue plus dramatique que jamais, mais en soi elle n'est pas nouvelle. Nous savons que dans le Prologue de sa Règle monastique, saint Benoît met en scène un Dieu à la recherche de l'homme, et qu'il le cherche « *in multitudine populi* » (RB Prol. 14), au milieu de la foule. Que veut dire : chercher un homme au milieu de la foule ? La foule ne serait-elle pas une multitude d'hommes ? Ce n'est pas comme chercher une aiguille dans un tas de foin, mais comme chercher une aiguille parmi un million d'aiguilles. Ne suffirait-il pas d'en prendre une ? Toutes ne sont-elles pas pareilles ?

Mais Dieu ne cherche pas un homme quelconque. Il cherche un homme d'une qualité précise qu'il illustre en citant le psaume 33 : « Quel est l'homme qui veut la vie et désire voir des jours heureux ? » (Ps 33,13 ; Prol. 15) Et pour le trouver au milieu de la foule nombreuse du peuple, Dieu doit crier sa question : *clamat*.

Saint Benoît aime nous présenter Dieu qui cherche désespérément, angoissé, comme un père ou une mère qui auraient perdu leur enfant au milieu de la foule. Mais ce qui identifie avec précision l'homme dont Dieu a besoin, ce n'est pas un nom, car Dieu ne sait pas encore qui est cet homme, mais un désir de vie et de bonheur : Qui est l'homme qui veut (*vult*) la vie et désire (*cupit*) voir [c'est-à-dire faire l'expérience] des jours heureux, « *dies bonos* », de bons jours, de beaux jours.

Et c'est précisément par rapport à cette question qu'apparaît pour la première fois, dans la Règle, le mot *ego*, je, moi : « Que si, à cette demande, tu lui réponds : C'est moi !... » (Prol. 16). Dieu cherche dans la foule un homme qui, à la question : Quel est l'homme qui veut la vie et le bonheur, répond « moi ! ».

En quelques lignes, saint Benoît a transmis à l'humanité, avec la tradition biblique et patristique, un concept fondamental duquel dépendra la vérité, voire *l'humanité* de la culture de chaque époque. Et ce concept concerne la définition du moi humain, du moi personnel propre à l'homme, que l'homme a reçu de Dieu et que même le péché originel n'a pas pu effacer. Et ce qui définit et qualifie le moi, ce qui définit et qualifie l'identité d'un homme n'est pas d'abord une possession, mais un *désir*. Saint Benoît nous rappelle que le moi n'est pas défini par ce qu'il a, et pas non plus par ce qu'il est ou croit être en soi, mais par le désir qui se tourne vers un autre, par un désir du bien pour soi, d'une vie et d'un bonheur pour soi, qu'il reconnaît devoir demander à un Autre, qu'il ne crée pas, lui, qu'il ne se donne pas lui-même.

Il me semble fondamental de récupérer cette conception du moi, ce sens, cette conscience du propre moi, parce que je pense que c'est à ce niveau que se cache le malaise le plus profond de la société contemporaine, je crois dans toutes les cultures.

Le problème de toute société ou époque culturelle ne sont pas tant les mille soucis et difficultés qui surgissent en leur sein, mais bien la conscience de soi des personnes qui y vivent.

L'humanité est toujours d'une manière ou d'une autre une « *multitudo populi* », comme dit saint Benoît. Cette expression suggère l'idée d'une masse, d'une multiplicité anonyme et en même temps unie dans le temps et l'espace, mais traversée par des divisions, des discordances, des conflits et des contradictions. Chaque être humain est une partie de cette foule et en tant que tel soumis à des conditionnements et pressions. Les tensions inhérentes à cette réalité d'être partie d'un tout multiple suscitent des forces positives et négatives qui unissent soit pour le bien, soit pour le mal, qui peuvent diviser d'une manière destructive ou séparer pour construire une nouvelle unité, une nouvelle harmonie.

Tout cela est propre à toute époque, à toute culture, à tout type de société. Mais nous vivons une époque où la condition de « foule », de masse de la société est globalisée et par conséquent accentuée. Accentuée par un aplatissement comme le peu de confiture qu'on répand sur un grand morceau de pain. La globalisation « répand » l'humain sur des espaces toujours plus indéfinis en aplatissant et diluant l'identité du moi. Si Dieu cherche un homme qui désire la vie et le bonheur, s'il cherche un homme qui dit « moi ! » en se laissant définir par le désir de ce qu'on ne se donne pas soi-même et qu'on ne reçoit pas non plus de la foule, c'est comme s'il devait le chercher dans une multitude à la fois plus concentrée et plus dispersée. Le moi est plus caché que jamais, plus dispersé que jamais, plus noyé que jamais dans un océan d'anonymat, de nivellement identitaire, de confusion par rapport à la conscience de soi-même.

Et je dirais que le moi est égaré, une brebis perdue, justement dans la manière de définir son désir. S'il y a une influence négative des médias et moyens de communication actuels sur le moi, si quelque chose du monde informatique nuit à la personne, je suis toujours plus convaincu que c'est justement ce qui épuise la capacité humaine du désir, de l'attente, de l'étonnement, du questionnement. Le « tout – tout-de-suite », qui est la mesure de la qualité de ces moyens de communication, si d'un côté peut être un moyen de croissance, de développement, de formation, de l'autre côté use petit à petit, secrètement, le moi, la nature la plus profonde et la plus précieuse de l'homme. Le « tout – tout-de-suite » est justement la formule synthétique d'une soif de pouvoir qui prévaut sur le désir de l'infini et le remplace dans le cœur de l'homme ; une soif de pouvoir qui tend à occuper tout l'espace et le temps, les réduisant à l'étroitesse immédiate d'une mesure que nous prétendons contrôler, posséder.

Ces moyens de connaissance et de communication actuels peuvent être un excellent instrument d'ouverture qui exalte l'humain, s'ils sont gouvernés par un cœur assoiffé de l'infini. Mais alors l'homme devrait avoir une conscience du propre moi qui lui permette d'utiliser ce réseau sans s'empêtrer dans ses mailles.